

Fiction, idéologie et argumentation dans le débat sur les OGM

Michel Goldberg¹

Université de La Rochelle & Laboratoire « Littoral, environnement et sociétés » (UMR 6250, CNRS)

Maryse Souchard²

Université de Nantes / Institut Universitaire de Technologie de La Roche-sur-Yon & Laboratoire de génie des procédés, environnement, agro-alimentaire (GÉPEA, UMR 6144, CNRS).

Notre analyse porte sur un extrait de l'ouvrage de Jean-Paul OURY, intitulé *La querelle des OGM* (2006). Notre attention a été retenue par le genre littéraire de l'extrait – une fiction – et par la tonalité polémique retenue par l'auteur pour aborder une question à la fois sociale, scientifique et politique. Ce texte s'inscrit dans le discours social contemporain traitant des heurs et malheurs de la recherche scientifique et de ses applications dans la société. Notre analyse s'inscrit dans un projet plus large d'études des discours scientifiques sur les technologies innovantes et leur réception sociale. Nous nous sommes intéressés ici à l'argumentation (en mobilisant notamment le triptyque rhétorique ethos - logos - pathos et les théories de l'énonciation) et à la narration au principe de cette fiction. Nous avons cherché à définir la pensée qui s'y exprime en tant qu'elle oriente la lecture de l'ensemble de l'ouvrage.

MOTS-CLÉS : ARGUMENTATION, DÉBAT À THÈME SCIENTIFIQUE, ORGANISME GÉNÉTIQUEMENT MODIFIÉ - OGM, IDÉOLOGIE SCIENTISTE, DOXA ET DISCOURS SOCIAL

Our analysis focuses on an extract from a book written by Jean-Paul Oury, *La querelle des OGM* (2006) (*The GMO Debate*). Our attention was held by the literary style of the extract and also by the polemical tone used by the author to address an issue which is at the same time social, scientific and political. This text is in keeping with contemporary social discourse concerning the fortunes and misfortunes of scientific research and its applications in society. Our analysis is part of a wider research project on scientific discourses regarding emerging technologies and how they are received. Our analysis is centred on the argumentation (notably by employing the rhetorical triptych of ethos, logos and pathos, and enunciation theory) and on the narrative of which the extract is composed. We have sought to define the thinking expressed in the text in terms of how it guides one's reading of the work as a whole.

KEYWORDS : ARGUMENTATION, SCIENTIFIC DEBATE, GENETICALLY MODIFIED ORGANISM (GMO), SCIENTISTIC IDEOLOGY, DOXA AND SOCIAL DISCOURSE.

¹ mgoldber@univ-lr.fr

² maryse.souchard@univ-nantes.fr

Une fiction pour l'étude d'une question de société

Le texte que nous nous proposons d'étudier dans cet article est si « riche » que ces quelques pages ne suffiront pas à en épuiser le sens et la portée. Il nous intéresse tout particulièrement en ce qu'il s'inscrit dans le discours social contemporain traitant des heurs et malheurs de la recherche scientifique et de ses applications dans la société, en prenant pour objet *La querelle des OGM*. Il contribue à la doxa³ qui instaure les opposants de la « Science » et de ses progrès comme des obscurantistes absolus dans une sorte de grande « querelle scientifique ».

Notre étude porte spécifiquement sur la fiction qui ouvre l'ouvrage de Jean-Paul Oury (2006) et qui s'intitule « *L'exception culturelle* »⁴. En quelques pages, l'auteur propose une « fable », un *exemplum* qui installe le lecteur dans la « bonne » compréhension du propos général du livre. Comme chez Jean de La Fontaine ou dans les paraboles évangéliques, ce texte a une visée pédagogique et une construction argumentative dont la conclusion livre la morale, le « bien penser », le « bien comprendre »⁵. Il existe bien des méthodes pour appréhender ce type de textes. Si nous avons choisi de montrer la structure argumentative de la fiction de Jean-Paul Oury, c'est qu'il nous a semblé pertinent de nous attacher aux efforts de conviction déployés par l'auteur dans un contexte où la Science a quelques difficultés à se faire entendre et à convaincre d'emblée, « d'autorité ». Cette analyse s'inscrit dans un projet plus large d'études des discours scientifiques sur les technologies innovantes et leur réception sociale⁶ : comment être entendu et compris quand la légitimité même de la science est socialement questionnée, voire amoindrie ?

Plus globalement, notre recherche est partie d'une impression à la fois « douloureuse » et « inquiétante » concernant les débats à thème scientifique : ils porteraient en eux le symptôme d'une « maladie » de notre démocratie qui pourrait être définie comme le refus d'entendre sérieusement les arguments de l'adversaire, de « donner une chance » à la thèse qu'il soutient, bref, de reconnaître que le débat peut aider à clarifier des positions antagonistes, et parfois à les rapprocher. Sous l'apparence d'un débat d'idées portant sur des questions sociales à thème scientifique (les Organismes Génétiquement Modifiés [OGM], le réchauffement climatique, *etc.*), on trouverait trop souvent un dialogue de sourds, des reformulations dénaturantes, des attaques *ad hominem*, des omissions dans les réponses. On trouverait aussi des changements de sujet intempestifs consistant

3 Selon la définition qu'en donne Marc Angenot (1989), pour caractériser les opinions communément partagées à un moment historique donné dans une société donnée, en quelque sorte un « état du discours social ».

4 On trouvera le texte intégral de cette « fiction » avec les renvois de paragraphes et de phrases que nous utilisons dans cet article sur <http://greadis.univ-br.fr/>. Les citations du texte de J.-P. Oury sont en italiques dans notre texte.

5 Sur ce sujet, on pourra se référer aux travaux déjà anciens mais toujours d'actualité du Centre pour l'Analyse du Discours Religieux – CADIR (par exemple : Delorme, 1987).

6 Volet « Analyse des discours scientifiques et techniques », Projet BIORAM, sous la direction du professeur Gérard Thouand, UMR CNRS 6144 – GÉPÉA.

par exemple à passer d'un aspect environnemental du problème à un aspect médical, puis à un aspect politique, éthique, religieux ou lié à la législation sur les brevets, sans jamais s'accorder à discuter en profondeur sur l'un d'entre eux. Bref, dans le monde des scientifiques, auquel nous initions nos étudiants de la Faculté des sciences, là où l'écriture et la recherche de la preuve sont très étroitement codifiées, nous observons que le débat vire rapidement à la dispute, et que des règles aussi élémentaires que le souci de cohérence, la justification, la reconnaissance de l'existence de points de vue différents semblent oubliés.

Nous avons mis en place un enseignement sur l'argumentation, destiné aux étudiants en sciences de la vie. Dans ce contexte, nous avons entrepris l'étude de quelques textes témoins de ce débat (Goldberg *et al.*, 2007, 2008 et 2009), et nous poursuivons l'étude d'autres textes avec deux intentions distinctes : (1) établir une sorte d'état des lieux du débat sur les questions à thème scientifique et (2) proposer à nos étudiants de la Faculté des sciences des outils d'analyse afin de contribuer à leur formation pour prendre part à des discussions publiques sur des questions environnementales et sociales à thème scientifique⁷.

Il est courant de faire appel à la fiction dans des textes très éloignés du genre romanesque. On trouve de courtes fictions dans des articles de presse, dans des comptes-rendus scientifiques, dans des essais (Souchard, 1989 ; Latour, 1989) avec, chaque fois, la même volonté de l'énonciateur de convaincre des énonciataires qu'il semble imaginer récalcitrants à ses thèses. Dans presque tous les cas, il s'agit d'une procédure d'extrapolation, c'est-à-dire de faire « admettre comme certitude des hypothèses scientifiques⁸ et d'en déduire les conséquences » (Lehman, 2009). Il s'agit souvent aussi d'une argumentation de « mauvaise foi » quand l'énonciateur sait la précarité, voire la pauvreté de ses arguments s'il les plaçait dans un contexte discursif plus convenu.

De ce point de vue, la fiction de Jean-Paul Oury est très exactement une « science-fiction », dans laquelle « la pensée se retourne et s'attaque au passé⁹ en multipliant les uchronies, c'est-à-dire les histoires alternatives qui explorent "ce qui se serait passé si..." et forment [...] une constellation de mondes imaginaires aussi riches que les avènements galactiques jadis rêvés par les romanciers de l'âge d'or (de la science-fiction) » (Lehman, 2009). Il n'est pas certain que ce choix narratif contribue à reconstruire la légitimité scientifique. On peut sans doute aller jusqu'à dire que la position de Jean-Paul Oury n'est pas très loin du scientisme, compris comme une conception philosophique fondée sur l'idée que les progrès de la science constituent la clef de tous les problèmes humains et que la science ne produit que du « progrès ».

7 Cette recherche vise également à enrichir un projet pédagogique de formation des étudiants en sciences de la vie qui est actuellement mené à l'Université de La Rochelle (voir les articles de Goldberg *et al.*).

8 Ou politiques, ou économiques (nda).

9 Ou au présent (nda).

L'ethos : l'image de l'auteur dans le discours

L'ethos de l'auteur au travers des données paratextuelles : neutralité, objectivité, méthode

Le péri-texte¹⁰ contribue à la crédibilité de l'auteur : l'éditeur (les Presses Universitaires de France) et la collection dans laquelle l'ouvrage est paru (Science, histoire et société), dirigée par le philosophe Dominique Lecourt, sont généralement considérés comme prestigieux et exigeants dans leurs choix des auteurs et des manuscrits. La préface, rédigée par le philosophe des sciences Claude Debru, est élogieuse pour l'auteur. Il y rappelle que « *l'itinéraire de Jean-Paul Oury peut servir d'exemple à de nombreux égards [...] Sa réflexion sur les controverses actuelles touchant les plantes génétiquement modifiées est fondée sur un examen méthodique, sans préjugé, de l'ensemble des aspects scientifiques, technologiques, idéologiques, politiques de ces controverses. Examen méthodique ainsi que critique, car il est bien connu que les philosophes, dans la recherche d'opinions bien fondées, sont parfois en butte à l'hostilité de l'opinion commune telle qu'elle prévaut à un moment donné, et dont la philosophie n'est pas nécessairement l'alliée* ». L'auteur de la préface s'emploie également à témoigner de cette crédibilité. Il rappelle la formation de Jean-Paul Oury (auteur d'une thèse de doctorat sur la problématique des OGM).

Dans son avant-propos, l'auteur présente lui-même son projet comme une étude universitaire sérieuse (ayant fait l'objet d'une thèse), dans laquelle il a recherché l'interdisciplinarité et le dialogue : « *nous avons voulu nous engager non pas du côté de la transgénèse, mais du côté de la science en général et contre la mainmise de certaines idéologies – que celles-ci soient pro- ou anti-PGM [Plantes Génétiquement modifiées] – sur le rapport science, technique et société : tel est l'objectif de ce livre engagé pour la liberté de penser, de chercher, d'expérimenter, de développer, et, surtout, de dialoguer* » (Oury, 2006 : 3).

Au-delà de la revendication d'une compétence, la préface et l'avant-propos construisent de l'auteur une image d'impartialité et de désintéressement confinant au courage intellectuel : au-dessus de la mêlée, il ne craint pas d'avoir raison contre *l'opinion commune*, au bénéfice, sinon de la vérité, du moins d'*opinions fondées*.

Alors, pourquoi faire appel à une fiction pour lancer le propos ? Pourquoi ne pas ouvrir le travail par une introduction circonstanciée comme on l'attend dans un ouvrage scientifique qui, même s'il se présente comme un « *livre engagé pour la liberté de penser, de chercher, d'expérimenter, de développer, et, surtout, de dialoguer* » (Oury, *Idem*) n'en demeure pas moins avant tout un livre de scientifique dont « *on* » (le lecteur) attend un discours codifié ? C'est peut-être justement cette phrase qui donne la clé du choix narratif : « *livre engagé pour la liberté de penser, etc.* », laissant

10 Ou le « paratexte », les « seuils » pour reprendre les propositions de Gérard Genette (1979, 1982, 1987) mais aussi le travail de Jean-Michel Adam à propos de la presse écrite (1997).

comprendre que cette liberté est suffisamment menacée qu'elle nécessite un engagement donc une défense, bref qu'il s'agit là d'autre chose que d'un discours descriptif voire explicatif mais bien plutôt d'un discours militant, orienté, prenant fait et cause pour une « *liberté* » en péril.

C'est un *art de convaincre* que l'auteur convoque en « incorporant parmi les figures artificielles [du récit] les figures "inartificielles" du témoignage et en combinant dans le même récit le "typique" inventé avec le "particulier" historique [produisant] un discours narratif [qui] atteint son plein potentiel persuasif » (A.W. Halsall, 1988 : 270). Rappelons que la confusion entre le « particulier historique » et le « typique poétique » (qu'Aristote différencie dans sa *Poétique*) pose le problème logique de la relation entre historicité, véridiction et fiction. Afin de convaincre, il s'agit d'évoquer le *ce-qui-a-vraiment-eu-lieu* pour valider ce qui est *inventé* : « la virtualité persuasive du récit historico-fictif découle des stratégies rhétoriques qui l'informent », et c'est bien l'analyse des trois domaines – *logos, pathos, ethos* – du discours narratif qui fournit la méthodologie nécessaire à la démonstration (A.W. Halsall, *Idem*). En mobilisant un univers « historique » – la querelle des OGM – dans un espace fictionnel – « *Imaginons donc un pays qui, disons en 2007, décrète l' "exception culturelle" » (2-1) –*, l'énonciateur propose une logique de raisonnement qui ne peut être mise en cause sans que soit, en même temps, mis en cause son choix énonciatif. Pourtant, « la vérité peut ne pas être unique [...] lorsqu'on a affaire à une réalité si complexe qu'elle ne peut être saisie par le truchement de simplifications » (Boudon, 1990 : 285) et le choix de la fiction peut être compris comme une simplification d'une situation bien plus complexe que la fiction ne peut le dire. « Dans celui de la politique comme dans celui du commerce, le récit fait croire et par là il fait faire ; il loue ceci et déconsidère cela ; il classe. D'autre part, il produit de l'oubli ; il institue un silence à propos de ce dont il ne parle pas » (de Certeau, 1985 : 5) : c'est aussi la particularité de la fiction que tout n'a pas besoin d'être dit, d'être argumenté, pour être néanmoins discursivement efficace, et « les contenus des discours ne sont pas indifférents aux formes dans lesquelles ils sont investis » (Souchard, 1989 : 28)¹¹.

La forme de fiction retenue par J.-P. Oury nous semble relever de la fable, de l'*exemplum* en ce qu'il n'existe que pour donner naissance à une interprétation. Il contient « très explicitement sa propre interprétation, il fixe le sens, il utilise des comparaisons courtes. [...] Si l'histoire exemplaire parle d'elle-même, si elle suscite, elle impose son interprétation, c'est qu'elle contient les indices de cette interprétation » (M. Souchard, 1989 : 91). Du coup, il n'est pas possible d'échapper à la compréhension vers laquelle elle conduit son lecteur qui adhère, parfois malgré lui, aux conclusions qui lui sont « imposées ». Dans la fiction de J.-P. Oury, il est bien difficile de construire l'image positive de ce pays imaginaire où la milice agit en toute impunité et d'en prendre la défense. Il est temps de regarder de près ce que propose cette fiction.

11 On pourra aussi se reporter aux travaux de Maryse Souchard (1997 : 19-32) où ce type d'analyse est développé.

Un scientisme au service des technologies de l'industrie agro-alimentaire

Oury développe des positions qui nous semblent relever d'une idéologie scientiste. Par « idéologie », nous entendons la conception classique telle qu'elle est le plus souvent comprise aujourd'hui, et définie ainsi par Canguilhem (1977 : 35) : l'« Idéologie est un concept épistémologique à fonction polémique, appliqué à ces systèmes de représentation qui s'expriment dans la langue de la politique, de la morale, de la religion ou de la métaphysique. Ces langues se donnent pour l'expression de ce que sont les choses mêmes, alors qu'elles sont des moyens de protection et de défense d'une situation, c'est-à-dire d'un système de rapports des hommes entre eux et des hommes aux choses ». Pour définir plus précisément le syntagme d'« idéologie scientiste », nous reprendrons les six caractères proposés par J.M. Lévy-Leblond (1980 : 82-99) dans un article où il traite d'une pensée classique dans le monde des sciences, qu'il qualifie de « science dans l'idéologie » et qu'il propose de remettre en question : la neutralité, l'objectivité, la méthode, le progrès technique et industriel, le progrès humain et social, le progrès intellectuel pour l'humanité.

La fiction de J.-P. Oury exprime ces caractères d'une pensée scientiste lorsqu'il traite de la technologie liée à la production des OGM, soit en parlant de façon très positive de la qualité de la recherche actuelle sur les OGM, soit en parlant de façon très péjorative de ceux qui s'y opposent. Il ne s'agit pas seulement ici d'une idéologie qui concevrait la science comme la seule source de la connaissance, la seule source de la preuve pour fonder une décision politique. Bien davantage, il s'agit d'une conception plus étroite, qui n'accorde cette autorité qu'à la science majoritaire, à la science puissante, aux paradigmes dominants (Kuhn, 1972), dont les préoccupations rejoignent celles des grandes entreprises agro-alimentaires investies dans les plantes génétiquement modifiées.

- Les premier, deuxième et troisième caractères de la liste de J.-M. Lévy-Leblond sont la neutralité, l'objectivité et la méthode : telles sont trois qualités qui émanent clairement de la présentation de l'auteur de la fiction, mais également du milieu de la recherche sur la technologie des OGM. À l'inverse, les détracteurs de cette technologie utilisent « *la transgénèse végétale comme un bouc émissaire qui leur permet de critiquer l'entreprise d'instrumentalisation du vivant de l'agro-industrie* » (1-2).
- Le quatrième caractère décrit la science comme un « progrès technique et industriel » que l'on retrouve dans notre fiction pour laquelle la technologie OGM constitue « *un droit à l'expérimentation et au développement* » (1-6) et dans laquelle cette dimension technique sera continuellement prise en compte, à l'exclusion des autres dimensions des technologies.

- Le cinquième caractère décrit la science comme un « progrès humain et social » : ici, grâce à la transgénèse végétale acceptée par les agriculteurs, le narrateur se demande ce « *que pourrait devenir un pays qui se priverait d'une technologie de notoriété mondiale ?* » (9-3) sans prise en compte de critiques et remarques classiques des opposants à la mise en culture des Plantes Génétiquement Modifiées [PGM] (critiques liées à la faiblesse des contrôles toxicologiques et démocratiques, aux risques et aux inconnues environnementaux, sanitaires, sociaux, ou à la mainmise de quelques entreprises sur l'alimentation mondiale, par exemple).
- Le sixième caractère décrit la science comme un « progrès intellectuel pour l'humanité » : dans un pays qui commencerait par adopter un moratoire sur la mise en culture des PGM, une pente glissante des décisions serait telle pour les chercheurs que « *la mise à pied ne suffisant pas à leur faire abandonner leurs recherches, on peut penser que certaines entreprises tenteraient de se regrouper et de s'équiper pour poursuivre leurs travaux en cachette. [...] les plus chanceux de tous les chercheurs échapperaient à la répression en se réfugiant dans les pays qui possèdent de larges infrastructures de développement dans le secteur de la transgénèse végétale (États-Unis, Chine, Argentine, ex-pays d'Europe centrale et orientale)* » (4-1, 4-4).

Le début du scénario proposé par l'énonciateur (1-2), dans lequel les partisans ou les opposants aux cultures de PGM parviendraient à convaincre ou à contraindre l'adversaire, est peu probable. L'auteur ferme le champ des possibles, qu'il limite à une alternative : « *Dans la situation actuelle, il existe deux manières de mettre un terme à la querelle des PGM de manière radicale. Soit que les anti-PGM cessent d'utiliser la transgénèse végétale comme un bouc émissaire qui leur permet de critiquer l'entreprise d'instrumentalisation du vivant de l'agro-industrie et que les consommateurs se laissent persuader par les industriels que l'utilité de la technologie passe largement le risque potentiel ; soit qu'un pays décide d'interdire la technologie sur son territoire et bannisse également l'importation de produits issus de cette technologie* » (1-2).

On se trouve donc devant ce qu'on appelle classiquement un faux dilemme, les deux branches de l'alternative étant par ailleurs tout aussi peu plausibles. En effet, dans les différents débats de société qui animent la vie politique de nos pays occidentaux, les courants qui s'opposent se maintiennent dans le paysage politique, ils évoluent, ils font des compromis. Mais il est rare qu'ils se laissent définitivement convaincre par leur adversaire ; et il est tout aussi rare qu'une démocratie se change en une sorte de dictature mi-fasciste, mi-cambodgienne pour développer un modèle économique, sans appui financier ou industriel.

Le pathos : l'émotion dans le discours pour discréditer les opposants à la mise en culture des PGM

Le langage fortement péjoratif à l'encontre des opposants à la mise en culture des OGM

Le pays imaginaire évoque la dictature, l'occupation, l'obscurantisme, la terreur, l'arbitraire. Un écart paradoxal s'esquisse déjà entre le cadrage explicite de la fiction et sa réalisation : le premier paragraphe décrit le projet d'une fiction qui a vocation à être sérieuse et didactique. Or, à partir du troisième paragraphe, l'énonciateur décrit un monde qui devient violent, irrespectueux des droits des citoyens, sans lien avec les projets classiques des groupes opposés aux cultures des PGM en plein champ que l'auteur entend critiquer.

L'exception culturelle

La fiction imagine « *un pays qui, disons, en 2007, décrète "l'exception culturelle"* » (2-1). Le terme d'« *exception* » tend à accréditer l'idée qu'un pays qui interdirait la culture des PGM serait très probablement un cas unique sur la planète. Cette idée d'exception est renforcée par une phrase (§2.2) qui exprime, à elle seule et à trois reprises, l'imminence de l'adoption universelle des PGM : « [...] *une situation dans laquelle l'option de la transgénèse végétale, en voie d'adoption universelle par l'ensemble des agriculteurs au niveau mondial [...]* ». Plus loin, il est encore question de « *la technologie [qui] est en voie de parfaite intégration* » (§2.5). L'imminence de cette adoption universelle est présentée ici comme un fait. Or, il n'est pas avéré ; en 2009, trois années après la rédaction de cette fiction, de nombreux pays maintenaient une interdiction de la culture des PGM.

Le slogan « *exception culturelle* » fait référence au syntagme « *exception culturelle* ». Cette analogie phonique et conceptuelle est un exemple de dialogisme, qui permet de faire entendre « des discours antérieurs, déjà tenus, qui bruissent sous le discours que je tiens aujourd'hui » (Garric et Calas, 2007 : 108). L'exception culturelle constitue un élément caractéristique de la politique culturelle française. L'analogie entre « *exception culturelle* » et « *exception culturelle* » s'explique par le fait que l'une et l'autre vont « à l'encontre du marché international » (2-5), au prix d'un éventuel isolement du pays. La France est visée ici, et sa propension à revendiquer des « *traitements de faveur* » contre toute logique internationale, comme nous l'avons vu dans d'autres indices du texte. Il peut alors être intéressant de comparer d'une part, la France dans laquelle nous vivons (celle qui a adopté l'*exception culturelle*, et depuis peu l'*exception culturelle*), et d'autre part, la France imaginée par l'auteur, dont tous les excès effrayants sont à l'opposé de la vie politique en France. Certes, l'auteur ne cite pas la France ; il parle d'un « *pays imaginaire* » (11-1), mais le syntagme d'« *exception culturelle* » conduit inmanquablement le lecteur à identifier ce pays imaginaire à la France.

Le logos : un arbitre qui donne des coups

L'orientation de l'argumentation vise à décrédibiliser les courants de pensée qui s'opposent à la mise en culture des PGM et à crédibiliser les partisans du développement de ces cultures. Elle est donc cohérente avec les choix rhétoriques étudiés précédemment, qui visaient systématiquement à dénigrer les tenants d'une culture sans PGM.

Rappelons qu'au départ de notre lecture, le texte se propose de nous faire comprendre « *ce que veulent vraiment les acteurs de la querelle* » (1-5) Notons la modalisation du verbe « vouloir » par l'adverbe « vraiment », qui peut susciter une attente particulièrement exigeante de la part du lecteur, et qui suggère que « *ce que veulent vraiment les acteurs de la querelle* » s'oppose à ce qu'ils prétendent vouloir. Il s'agit de se livrer à un calcul d'intentions (essayer d'éclairer les positions des acteurs par l'identification de leurs motivations profondes), calcul qui n'est ici pas très loin d'un procès d'intention. L'une des dimensions les plus discutables du procédé utilisé par l'auteur est la figure de l'adversaire qu'il construit, et dans laquelle on est autorisé à voir une stratégie de l'homme de paille, c'est-à-dire qui vise à construire de l'adversaire et de sa position une image caricaturale prêtant plus aisément le flanc à la critique que ses positions réelles.

Les hypothèses sont systématiquement négatives lorsqu'elles concernent cet État imaginaire qui interdirait la culture des PGM, et systématiquement positives lorsqu'elles concernent des États qui cultivent ces plantes. Il n'est donc pas surprenant de voir cet État imaginaire évoluer vers une situation catastrophique. Une telle fiction n'était peut-être pas nécessaire pour faire comprendre qu'un État qui choisit d'aller à la catastrophe y arrivera très probablement. Mais c'est la morale de l'histoire.

Dès le premier paragraphe, la position des opposants aux cultures de PGM est affaiblie par l'exposé de son fondement : les « *anti-PGM [utilisent] la transgénèse végétale comme un bouc émissaire* » (1-2), leur critique ne reposerait donc pas sur des critères scientifiques ; leur projet vise seulement à « *interdire la technologie sur son territoire, [à bannir] l'importation de produits issus de cette technologie* » (1-2), et à « *[interrompre brutalement le] débat démocratique par le biais d'une décision politique* » (1-3). Nous voyons que la fiction va bien au-delà du projet initialement proposé en ce qu'elle conçoit une situation politique non-démocratique et qui deviendra extrêmement violente par la suite.

À partir du quatrième paragraphe, le tableau est noirci à l'extrême : les chercheurs doivent « *poursuivre leurs travaux en cachette* » (4-1). Ils sont « *enfin convaincus de sorcellerie* » (4-3). L'État crée une « *milice* » (4-2), organise « *de grands autodafés* » (4-5). La milice fait évidemment des « *bavures* » (5-3). L'État valorise les « *dénonciations* » (5-5) d'agriculteurs qui plantent des OGM. Ils sont jetés en « *prison* » (5-6) et leur famille est « *montrée du doigt* » (5-7).

Un tel tableau ne peut que susciter le rejet de l'expérience qualifiée d'*exception culturelle*. La fiction évoque quelque peu ce que serait un État nazi anti-PGM puis, au dixième paragraphe, le lecteur croit se retrouver au Cambodge, en 1975, lors de « *l'exode urbain* » (10-9) imposé par les Khmers rouges, lorsque les citoyens étaient censés « *revenir travailler aux champs* » (10-10). En même temps, « *au niveau mondial, la technologie [PGM] continuerait de se développer sans être à l'origine d'aucun accident* » (9-1) ; une hypothèse dont la pertinence mériterait au moins d'être expliquée.

Le dernier paragraphe, en forme de conclusion, imagine une possible réussite du pays imaginé s'il pouvait à moindre coût, à qualité supérieure, à fort rendement et sans effort particulier nourrir sa population. La morale vient clore le propos : « *cette situation démontre la nécessité de distinguer entre les ordres de valeurs purement techniques et politiques, même si ces deux ordres sont intimement liés* » (11-8). CQFD¹².

¹² Il faudrait poursuivre l'analyse pour montrer par exemple comment se confondent sans cesse dans le déroulement du récit les figures de l'énonciateur et du narrateur : les appels fréquents au lecteur – « *Notre pays imaginaire serait-il en mesure de survivre ?* » (11-3) ; l'usage des pronoms personnels et de la personne des verbes qui intègrent le lecteur – « *notre ; imaginons* » – introduisant une confusion entre le « nous » de modestie et le « nous » du collectif, etc. ; et l'impact argumentatif de ces confusions.

RÉFÉRENCES

- Adam, Jean-Michel, 1997 : 11-35. « Unités rédactionnelles et genres discursifs : cadre général pour une approche de la presse écrite », *Recherches en communication*, 7, Louvain : Université Catholique de Louvain.
- Adam, Jean-Michel, 1985. *Le texte narratif*. Paris : Nathan.
- Amossy, Ruth, 2006. *L'argumentation dans le discours*. Paris : Armand Colin.
- Angenot, Marc, 1982 *La Parole pamphlétaire*. Paris : Payot.
- Boudon, Raymond, 1990. *L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses*. Paris : Fayard.
- Canguilhem, Georges, 1977. *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*. Paris : Vrin
- Delorme, Jean (dir.), 1987. *Parole-Figure-Parabole – Recherches autour du discours parabolique*. Lyon : Presses universitaires de Lyon.
- Garric, Nathalie et Calas, Frédéric, 2007. *Introduction à la Pragmatique*. Paris : Hachette Supérieur.
- Genette, Gérard, 1979. *Introduction à l'architexte*. Paris : Seuil.
- Genette, Gérard, 1982. *Palimpsestes*. Paris : Seuil.
- Genette, Gérard, 1987. *Seuils*. Paris : Seuil.
- Goldberg, Michel et Kraska, Grâce, 2009 : 219-226. « L'analyse du discours sur une problématique environnementale : un projet d'enseignement pour des étudiants en sciences », *Éducation relative à l'environnement : Regards – Recherches – Réflexions*.
- Goldberg, Michel et Kraska, Grâce, 2008. « L'analyse de textes interdisciplinaires sur le développement durable : une formation à la pensée critique pour les étudiants en biochimie », Actes du Colloque international « L'éducation au développement durable de l'école au campus », 25-27 juin 2008, Albi : Centre universitaire J-F Champolion et École des Mines. Disponible sur : http://delecoleaucampus-albi.com/pdf-passe/64_Kraska-Golberg.pdf
- Goldberg, Michel, Vinal, Sylvie et Kraska, Grâce, 2008 : 777-786. « Les étudiants en sciences confrontés à l'analyse du discours », Actes du colloque international « Questions de pédagogies dans l'enseignement supérieur », Brest.
- Goldberg, Michel, Kraska, Grace et Souchard, Maryse, 2007 : 147-157. « La discussion critique du contenu éthique et scientifique des manuels universitaires de biochimie », Actes du colloque « Questions de pédagogies dans l'enseignement supérieur », 24-26/01/2007 : Louvain-la-Neuve.
- Halsall, Albert W., 1988. *L'Art de convaincre – Le récit pragmatique, rhétorique, idéologie, propagande*. Toronto : Paratexte.
- Kuhn, Thomas, 1972. *La Structure des révolutions scientifiques*. Paris : Flammarion.
- Latour, Bruno, 1989. *La Science en action*. Paris : La Découverte.
- Levy-Leblond, Jean-Marc, 1980 : 83-99. *La Science dans l'idéologie*, in Delacampagne, Ch. et Maggiori, R. (dir.) *Philosopher*. Tome II. Paris : Fayard.
- Oury, Jean-Paul, 2006. *La Querelle des OGM*. Paris : Presses universitaires de France.
- Schott-Bourget, Véronique, 2005. *Approches de la Linguistique*. Paris : Armand Colin.
- Souchard, Maryse, 1989. *Le Discours de presse- L'image des syndicats au Québec*. Montréal : Ed. du Préambule, coll. « L'Univers des discours ».
- Souchard, Maryse *et al.*, 1997. *Le Pen, les mots – Analyse d'un discours d'extrême-droite*. Paris : Le Monde/ La découverte Poche.

Remerciements

Les auteurs remercient Laurence Brunet, Marianne Doury, Nathalie Garric, et Grâce Kraska pour leurs remarques constructives.